

Je marche
au bras du temps

Alain Rémond

Je marche
au bras du temps

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Hervé Hamon.

ISBN 978-2-02-111726-4

© Janvier 2006, Éditions du Seuil

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Anne.

*The man in me will hide sometimes
To keep from being seen*
(L'homme en moi se cachera parfois
pour ne pas être vu)

Bob Dylan, *The Man in Me*.

La vérité, c'est que j'en ai eu assez de raconter ma vie. Personne ne m'a jamais obligé à raconter ma vie. Personne ne m'a mis un pistolet sur la tempe en me disant : tu racontes ta vie ou je te tue ! Personne, jamais. Je m'y suis mis tout seul. Je l'ai décidé tout seul. J'ai commencé par raconter mon enfance, ma famille. Je ne pouvais pas y échapper, de toute façon. C'était un livre que j'avais toujours voulu écrire. Je savais que je l'écrirais, j'en étais sûr et certain. Il était là, dans ma tête, dans mon corps, quelque part. Je n'avais même pas dix-huit ans que je savais que je l'écrirais. Parce que cette enfance-là avait été trop intense, je l'avais vécue trop intensément, avec mes frères et sœurs. Tous les enfants ont l'impression de vivre une enfance exceptionnelle, c'est en tout cas ce que je me dis. Après tout, je n'en sais rien. Chaque enfance est unique. Mais la mienne, oui, avait été une enfance exceptionnelle. Trop

forte, trop intense. Trop de bonheur, trop de malheur. Et je savais que je la raconterais. Je savais que je l'écrirais, que j'en ferais un livre. Tout était là, intact, dans ma mémoire. Je n'étais pas pressé. J'avais le temps. Plusieurs fois, j'avais essayé. Et je voyais bien que je n'y arrivais pas, que je n'étais pas prêt. Il fallait juste attendre. Et quand, enfin, j'ai réussi à écrire ce livre, je me suis aperçu que j'avais exactement l'âge de mon père à sa mort. Je ne le savais pas, quand j'avais commencé à écrire. C'est en écrivant que je l'avais réalisé. C'est en écrivant cette phrase, à la toute dernière page de *Chaque jour est un adieu*: « Nous avons exactement le même âge : cinquante-trois ans. » Je l'avais écrite au moment même où je le comprenais.

C'est un livre que j'avais écrit dans la fièvre et la ferveur. Le bonheur et la peur. Et puis voilà, je pensais que c'était fini. J'avais enfin écrit mon livre. J'avais remboursé ma dette. Envers mon enfance, envers mes frères et sœurs. Envers mon père et ma mère. Et puis, sans trop savoir pourquoi, j'ai continué. J'ai écrit un deuxième livre sur ma vie. Puis un troisième. Je ne l'avais ni prévu, ni prémédité. C'est le premier livre qui a entraîné les deux autres. Qui les a rendus nécessaires. On tire un fil, on ne sait pas jusqu'où ça va aller. On n'est pas quitte avec un seul livre. Il faut aller plus loin, plus profond. On est entraîné vers autre chose. On ne peut pas se dérober. Parce que

le premier livre a soulevé trop d'échos au fond de soi. Non, je ne pouvais pas me dérober. J'avais tiré un fil. C'était une question de fidélité, d'honnêteté. Voilà ce qui s'était passé.

Mais ce que j'avais encore moins prévu, c'était qu'après ces livres on allait me demander de parler de moi. De répondre à des questions sur ma vie, mon enfance, ma famille. Dans les librairies, les bibliothèques, les lycées, les fêtes du livre. Partout, de plus en plus. J'ai eu peur, au début. J'ai eu peur de ne pas savoir quoi répondre. J'avais écrit un livre, c'était écrit, que pouvais-je dire d'autre que ce qui était écrit? J'ai eu peur de m'exposer, de me faire voler ma vie, l'intime de mon intime. J'ai eu peur de tous ces lecteurs qui étaient là, avides, attentifs. J'ai eu peur de me faire dévorer. En même temps, je me disais que je devais rendre aux lecteurs ce qu'ils me donnaient. Ils me lisaient, ils m'écrivaient, ils faisaient vivre mon livre, ils créaient une chaîne d'amitié autour de mon livre. Je me disais que c'était une question de justice : ils avaient pris le risque de me lire, je devais prendre le risque de leur parler, de les écouter.

Alors, peu à peu, j'ai aimé ces rencontres. J'ai découvert que j'arrivais à parler de moi, de ma vie, le plus simplement, le plus sincèrement possible. J'ai aimé cette écoute, ce silence. J'ai aimé ces questions à la fois franches et fragiles, pleines de respect. Jamais on n'a essayé de me déstabiliser,

de me mettre en difficulté. Oui, je les ai aimés, ces lecteurs avançant avec précaution, avec délicatesse. Désireux, pour eux-mêmes, pour leur propre vie, d'aller plus loin. Et sachant s'arrêter au bord de l'intrusion. J'ai aimé ces lecteurs de tous âges, de tous milieux. Partout, dans toute la France. Et même ailleurs, jusqu'au Québec, jusqu'en Pologne. Étrange expérience que de m'entendre poser des questions à Montréal, à Québec, à Poznan, sur Trans, le village de mon enfance, sur mes frères et sœurs, mes parents. La même proximité, partout. La même complicité. La même impression d'être de plain-pied. D'être en famille.

A Poznan, des élèves de terminale avaient travaillé une année entière, avec leur professeur de français, sur *Chaque jour est un adieu*. Puis elles avaient décidé de le traduire en polonais. Elles m'avaient envoyé le livre, leur livre. Finalement, l'ambassade de France m'avait invité à les rencontrer, elles, leur professeur et la communauté francophone de la ville. La veille, j'étais à Rennes, pas très loin de Trans, chez moi, en Bretagne, pour une rencontre avec des bibliothécaires. Et je me retrouvais, à Poznan, dans un immeuble qui s'appelait la Maison de la Bretagne. Une Maison créée en soutien à Solidarnosc, pendant l'état de guerre, par des militants bretons, chrétiens, syndicalistes. Aux murs, il y avait des photos de paysages bretons, de villages bretons. Je ne savais plus

où j'étais. Et voilà qu'on me posait des questions, dans un excellent français, sur tel ou tel épisode de ma vie à Trans. Sur mon père, sur ma mère. Sur la maison de mon enfance. Comme si les lecteurs de Poznan me connaissaient personnellement, intimement. Et c'était vrai, en un sens, puisqu'ils avaient lu mon livre. Puisqu'ils m'avaient lu.

Je ne suis pas allé en Corée, mais j'aurais bien aimé. A part cette traduction en polonais, faite par des élèves de terminale, la seule autre traduction de *Chaque jour est un adieu* est en coréen. C'est un très beau livre, avec une très belle couverture, élégante et poétique. J'aime bien tourner les pages, laisser aller mes yeux sur ces caractères étranges, mystérieux, qui ressemblent à des petites maisons. J'ai remarqué qu'un seul mot n'avait pas été traduit en coréen. Il est resté en français. C'est le mot «yé-yé». Un astérisque renvoie à une explication, en bas de page. Sans doute les Coréens me demanderaient-ils ce que veut dire «yé-yé». Sans doute me poseraient-ils les mêmes questions sur la maison, à Trans, sur ma chambre sans fenêtre, sur le grenier, sur le jardin, sur les poules et les lapins. Sur mon père et ma mère. Comme à Poznan, comme partout.

Au début, c'est vrai, j'ai eu du mal à accepter toutes ces questions. Et puis je m'y suis fait. Je me suis aperçu que j'arrivais à y répondre, que j'arrivais à parler de moi. Alors qu'en général je n'aime

pas beaucoup me livrer, m'exposer. En général, j'ai plutôt du mal à parler de choses trop personnelles, trop intimes. Je fais attention. J'y vais avec précaution. A ma propre surprise, j'ai découvert que je parlais librement, que je me livrais sans retenue avec des inconnus, tous ces inconnus qui étaient là, qui me posaient toutes ces questions. Sans doute, me dis-je, parce que c'étaient des inconnus, justement. Je savais que je ne les reverrais pas. Je m'engageais totalement avec eux, en leur répondant sincèrement, librement. Et en même temps je ne m'engageais à rien. On ne se reverrait pas. Ils avaient le droit de me poser toutes ces questions parce qu'ils avaient lu mes livres, je leur en donnais le droit parce que je m'étais moi-même livré dans mes livres. Je leur avais donné prise sur moi. Et je me sentais libre en les rencontrant, en leur répondant. Je leur faisais confiance. Ils me respectaient. Je les respectais. Nous étions, ensemble, en train de parler de mon histoire et, bien sûr, de la leur. De leur histoire à eux. De leur vie, de leur famille. De leur enfance. Me posant toutes leurs questions, ils me parlaient d'eux. Je les avais autorisés, d'une certaine façon, à raconter leur propre vie, à livrer leurs propres secrets. Ils avaient lu mes livres. Ils s'étaient reconnus. Ils me parlaient comme à un frère. Comme à quelqu'un de leur famille, à qui ils pouvaient tout dire. Ou presque. C'était un échange loyal, me disais-je. Et

c'était, à chaque fois, des rencontres riches, denses, passionnantes.

La seule chose, c'est que j'en ressortais totalement vidé. Vidé de moi, de ma vie. Physiquement épuisé. Je ne pouvais plus rien dire, après. J'avais besoin de ces longs retours en train, seul. Silencieux. Seul avec moi-même, avec ma vie. Pour me réapproprier ma vie, mon histoire. J'avais besoin de me retrouver seul à seul, en face à face. J'avais la tête vide. Et pas seulement la tête. C'était comme si je m'étais vidé de mon être, de ma substance. J'étais heureux, comblé par ces rencontres. Et en même temps complètement épuisé. Comme un grand blanc en moi. Étrange paradoxe, cette sensation d'être à la fois comblé et vidé de soi. Je m'y retrouvais forcément, puisque j'acceptais de nouvelles rencontres. Mais il y avait ce vide, après. Ce grand blanc en moi.

Et puis, peu à peu, j'ai eu l'impression que je m'y retrouvais de moins en moins. Ou, plus exactement, que le prix à payer était de plus en plus élevé. Trop élevé. Le vertige, avant chaque rencontre, de devoir tout recommencer. De devoir répondre aux mêmes questions. Et donc, fatalement, de donner les mêmes réponses. Ou presque. Je me suis surpris à me répéter. A dévider la même bande magnétique. J'essayais de l'éviter, j'essayais de faire de chaque rencontre un moment unique, d'abord pour moi. Pour garder intact le plaisir d'une aventure personnelle. Pour ne rien perdre de son intensité, de sa ferveur. Oui, j'essayais de faire de chaque rencontre une rencontre unique. Mais je me surprénais à me répéter. Je reconnaissais les mêmes mots, les mêmes formules, les mêmes plaisanteries. Par facilité, par fatigue. Par impossibilité de faire autrement. On ne peut pas à chaque fois se renouveler, prendre le risque de la

nouveauté. Ou alors on se vide encore plus. Mais pourtant je le voulais, je le souhaitais. Et c'est avec horreur que j'entendais sortir de ma bouche exactement les mêmes mots, les mêmes phrases. Sur certains sujets, en particulier. Je n'arrivais pas à faire autrement. On me parlait de mes frères et sœurs et je sortais exactement les mêmes histoires, je racontais les mêmes événements. Je n'ai qu'une vie, je n'ai pas de vie de rechange, je n'ai pas une vie avec options. Bien sûr, bien entendu. Alors je racontais les mêmes histoires, pour répondre aux mêmes questions.

Mais quand c'était exactement avec les mêmes mots, les mêmes formules, je me sentais comme déconnecté de moi-même. Comme si c'était une bande magnétique qui parlait à ma place, cette bande magnétique que je me dégoûtais d'entendre. Mais je ne pouvais pas faire autrement, forcément, fatalement. Je ne pouvais pas me réinventer à chaque fois, faire cet effort de trouver d'autres mots, d'autres phrases, sinon j'allais y laisser ma peau. Et c'est pourtant ce que j'aurais voulu, pour être fidèle à moi-même, pour être aussi sincère, honnête, que je l'avais été dans mes livres. Comme j'avais voulu l'être, tout du moins. J'aurais voulu parler comme si c'était la première fois. Comme lorsque j'avais écrit mes livres, où j'avais tout raconté pour la première fois. Mais c'était bien sûr impossible, la répétition était une

fatalité. On ne recommence jamais la première fois. Alors j'avais ce goût d'amertume dans la bouche, quand je rentrais chez moi, en train. J'avais cette rage contre moi-même. Je ne voulais pas devenir une bande magnétique, une boîte à musique, on appuie sur le bouton et ça fait de la musique, toujours la même musique. Je voulais être avec mes lecteurs, pendant toutes ces rencontres, dans la vérité, dans l'honnêteté. Et j'avais l'impression de les trahir, comme j'avais l'impression de me trahir. Eux ne savaient pas que je me répétais, j'étais le seul à le savoir. Mais j'avais l'impression de tricher. De les voler.

Et puis voilà qu'au fil des mois, des années, j'ai eu comme un dégoût de moi-même, de ma vie, de mes histoires. Des petites histoires de ma petite vie. J'ai eu comme un trop-plein de ma vie. Sans cesse parler de moi. Sans cesse parler de la maison, à Trans, de mes frères et sœurs, de mon père, de ma mère. De mon histoire, au Canada, à Rome, en Algérie. Sans cesse recommencer. J'en ai eu assez de moi, voilà la vérité. J'en ai eu assez de dire « je », de dire « moi ». J'en ai eu assez de ma sincérité, de mon honnêteté. Je me disais que si ça continuait je n'allais plus pouvoir me voir en peinture. Sans cesse me livrer, sans cesse m'étaler. Moi et ma petite vie, moi et mes petites histoires. Sans cesse répondre aux mêmes questions qui m'obligeaient à fouiller au fond de moi pour parler de

moi, encore et encore. J'allais finir par ne plus me supporter. J'allais finir par me détester.

Je me suis mis à envier les romanciers qui, je l'imaginai, devaient répondre à des questions non pas sur eux, mais sur leurs personnages. Pas sur leur propre histoire, mais sur les histoires qu'ils inventaient. Comme ça devait être reposant, me disais-je, de ne pas avoir à parler de soi, de son enfance, de sa famille. Mais de personnages de fiction, d'histoires imaginaires. Quel plaisir ça devait être, de se tenir à distance, de ne pas s'exposer en première ligne, d'envoyer ses personnages au front, sur les barricades. Pouvoir raconter comment on avait inventé une intrigue, des rebondissements, promener les lecteurs dans les arrières-cuisines de la fiction, de la création romanesque, quel plaisir, quel repos, me disais-je. Ne plus avoir à répondre à l'exigence des lecteurs, à leur droit de regard sur ma vie. Droit de regard dont j'étais seul responsable. C'était bel et bien moi qui les avais autorisés à tout savoir de moi, à vouloir tout savoir. Au lieu de me cacher derrière des personnages, de fuir, de me protéger.

Alors un jour, je ne sais trop pourquoi, à la question rituelle sur ce que j'étais en train d'écrire ou ce que j'allais écrire, j'ai répondu : un roman. C'est sorti comme ça, d'un seul coup. Comme un mot talisman. Comme si le simple fait de prononcer ce mot allait me protéger. Un mot

magique, un mot abracadabra. Un roman ! Juste dire ce mot, et déjà je me détestais moins, je me dégoûtais moins. Je disais « un roman » et j'étais soulagé. Je rentrais chez moi, en train, avec ce mot dans la tête. Qui trottait, qui voyageait. Qui s'installait. Et puis, à force de dire « un roman », à force de vivre avec ce mot, je me suis fait à l'idée d'écrire un roman. Je me suis dit que c'était ma planche de salut, ma bouée de sauvetage. Ne plus seulement vivre avec l'idée d'un roman. Mais me mettre à l'écrire. Consacrer tout mon temps à écrire un roman, plonger dans les délices de l'imagination. Inventer des personnages le plus éloignés de moi possible. Fuir ma vie, mon histoire. Me fuir, enfin. Et ne plus donner prise sur moi. Oublier mon enfance, ma maison, ma famille. Cette exigence de vérité, de sincérité. Pour jouir du plaisir de la fabulation, du mensonge. Une barrière bien étanche entre mon petit moi, ma petite histoire, et l'intrigue que j'allais construire. Cette seule idée me faisait un bien fou, me permettait de beaucoup mieux supporter mes rencontres avec les lecteurs. Je leur disais « mon prochain livre sera un roman » et je savais que c'était vrai, que ce n'était plus seulement un mot. Voilà, j'allais écrire un roman. J'allais être romancier. Moi qui ai toujours été incapable de parler de mes livres à l'avance, comme si en dire un seul mot allait tuer l'envie, le désir d'écrire, je disais désormais, à chaque

Comme une chanson dans la nuit
suivi de Je marche au bras du temps
« *Points* » n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs
Stock, 2007

Comme une chanson dans la nuit
suivi de Je marche au bras du temps
« *Points* » n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs
Stock, 2007

Le cintre était sur la banquette arrière
Petites chroniques de la vie quotidienne
Seuil, 2008

Celui qui n'est pas venu
Stock, 2009

Les Couleurs du temps
(avec *Luc Maréchaux*)
Naïve, 2010

Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan
JBZ & Cie, 2011

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. A LONRAI
DEPOT LEGAL : JANVIER 2006. N° 85649 (XXXX)
IMPRIME EN FRANCE

Extrait de la publication